

XYZ. La revue de la nouvelle

Balayage intermittent

Maurice Soudeyns



Volume 1, numéro 3, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Soudeyns, M. (1985). Balayage intermittent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(3), 51–53.

Maurice Soudeyns

Balayage intermittent

La caméra braquait, dans la demi obscurité, des dizaines de cheminées chahutées par la pluie. D'un seul coup, la Place des Arts nous apparut, mais vue de l'arrière — ce qui nous laissa l'impression d'un blockhaus au milieu d'un désert d'asphalte, pour reprendre une expression commune. Des taches d'huile chatoyaient sur la chaussée ruisselante, là où s'arrêtent ordinairement les longs convois d'autobus qui ramènent, chaque jour, les collets blancs vers les quartiers du nord plus laids encore mais aussi plus tristes.

Depuis quelques secondes, nous suivions rue Jeanne Mance une voiture de grand luxe qui montait, fragile et lente, la côte donnant accès à l'avenue Sherbrooke. Brusquement, nous la vîmes de face amorçant un virage à gauche. Une épicerie, où s'affairaient trois ou quatre clients, traversa le champ. Une personne âgée payait à la caisse des denrées de mauvaise qualité devant une horloge qui marquait sept heures trente. Les jours raccourcissaient donc... La chaleur ne tenait qu'à un fil, un fil qui provenait du Midwest américain (il arrive parfois que nous ayons des températures étranges à l'approche des brouillards automnaux).

À l'intérieur du véhicule régnait une atmosphère indéfinissable. Malgré l'averse, la commande des essuie-glaces indiquait «delay», ce qui signifie: balayage intermittent. Le cavalier ne connaissait visiblement pas sa monture. Son regard se posa sur le tableau de bord. Il cherchait quelque chose sans en avoir le temps: un indice, un signe,

les phares. Il n'avait jamais conduit ce modèle à la tombée de la nuit, sinon il aurait su qu'ils s'allumaient automatiquement. Il grommela des mots à l'intention des automobilistes.

Près de lui, la femme démontrait une indifférence pleine de morgue. Elle avait hâte d'arriver. Aussi, à l'intersection suivante, s'empressa-t-elle de préciser au chauffeur qu'il pourrait tourner dès que la *flèche* se mettrait à clignoter...

Sous l'auvent du plus grand immeuble de la rue Hutchison, la plus petite des silhouettes dévisagea l'autre à plusieurs reprises. Puis, la voiture, que des milliers d'étoiles criblaient, fit marche arrière et l'écran s'illumina sur nous.

La passagère expira fortement avant de claquer la portière. Elle s'engagea ensuite dans le hall sans se retourner. L'homme, dont les bottes démodées martelaient le sol, la suivit à distance.

Dans l'ascenseur, ils croisèrent une équipe d'ouvriers dirigée par un colosse aux yeux clairs, à la voix rauque. À quoi s'employaient-ils encore à une heure pareille, fut sans doute l'une des questions auxquelles ne put répondre le *couple*. Bien sûr, il aurait suffi de demander, mais c'eût été s'exposer à une curiosité égale de la part de l'adversaire. Il n'y eut donc aucun échange de civilité entre les deux groupes d'usagers. Au quinzième étage, ils se séparèrent.

Tout au bout du couloir, l'homme aux bottes parut s'inquiéter un moment. Peut-être désirait-il simplement savoir qui d'autre habitait aussi l'appartement, depuis qu'il avait remarqué le filet de lumière sur le seuil?

La quinquagénaire pénétra la première dans la pièce. Elle suspendit d'abord son sac au portemanteau. Pendant ce temps, son compagnon referma la porte. Par mégarde, il heurta le butoir — c'était un de ces dispositifs modernes essentiellement constitués d'un ressort muni d'un embout de caoutchouc. Cela produisit un bruit inouï, un bruit qui, en d'autres circonstances, aurait provoqué l'hilarité générale. Cet incident le pétrifia pourtant.

La femme, dont la jupe noire sautillait sur la tapis pâle, se débarassa de sa veste avant d'effectuer une courte danse au cours de laquelle elle effleura trois interrupteurs: changement d'éclairage.

La caméra nous dévoila les plinthes blanches, les pieds dorés des fauteuils, et de pied en cap l'ombre anonyme qui imprimait tou-

jours le dos de la porte. On pria l'individu de bien vouloir retirer ses bottes et de s'asseoir. L'un des deux prononça le mot «vodka».

Le jeune homme s'assit sur un canapé. Ses chevilles fines comme ses jambes trop longues (trop longues parce que trop minces) lui donnaient une allure à peine virile.

La conversation s'anima autour de sujets banals. Deux fois la femme aux lèvres mortes opéra du regard une plongée furtive du côté de la bourre qui saillait là, au centre des cuisses de son interlocuteur.

Il fallut cinq minutes à l'hôtesse pour faire comprendre au chauffeur qu'il s'agissait d'un *cas particulier*. Il ne parut pas s'y opposer. Elle déposa une main sur le genou de l'homme. Il y eut un long silence que le visiteur rompit en décroisant les jambes. Elle dégrafa sa jupe.

Le reste se déroula très rapidement: la femme prit la main du jeune étranger et la pressa tendrement contre son ventre à elle, à cet endroit précis où se trouvait cet objet qu'on aurait dit de plastique, ce sac d'une impossible intimité, et qui avait tout au plus l'air d'un étui inoffensif.

Le cavalier hésita un instant avant de remettre les clés de la superbe berline allemande. La locataire dit alors une phrase dans laquelle elle promit de jeûner pendant trois jours... L'autre se dirigea vers la sortie, ramassa ses bottes de la main droite et annonça son retour pour le mercredi suivant à sept heures, comme on aurait tout aussi bien pu dire: pas pour le moment, merci!